

— Hum ! vraie figure de prospérité. Voilà un gaillard qui ne pût point, murmura le capitaine, et il ajouta à voix haute Est-ce que l'hôtellerie de la Licorne aurait changé de propriétaire ?

— Non, que je sache, mon estimable seigneur, du moins depuis dix ans que je suis dans la maison.

— Ah ! ah ! Appelez moi capitaine, mon ami, fit-il avec une descendance et, à propos, comment vous nommez-vous ?

— Bonifacio, pour vous servir si j'en étais capable, mon capitaine.

— De par Dieu ! s'écria-t-il en riant, jamais nom ne fut mieux approprié à face plus rubiconde. Ainsi le maître de cette estimable hôtellerie est toujours...

— Maître Grippart et son épouse, mon capitaine, répondit le valet avec un grand salut.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

## LA DAME DE PIQUE

OU

### LE NIHILISME EN RUSSIE

#### CHAPITRE III.

EN WAGON — (Suite.)

De nouveau il décrivit un demi-cercle, retira quelque chose de son paletot, se mêlant au groupe des jeunes officiers qui se pressaient à la porte, passa entre eux en acrochant un objet blanc à la poignée du sabre de Théodore Ouglikof, et disparut avec la subtilité d'une anguille qui glisse entre les doigts.

— Faites donc attention, s'écria le prince en se retournant furieux vers un gros marchand tout ébahi, vous m'avez écrasé le pied.

— Ce n'est pas moi, Votre Noblesse, balbutia celui-ci, portant à la fois les deux mains à son bonnet pour saluer.

— Qui donc serait-ce ? Il n'y qu'un vous près de moi, gronda l'élégant.

La comtesse éclata de rire et, dans sa distraction, allait se heurter contre un des deux officiers supérieurs arrêtés à causer, quand Nadiège la retint juste à temps en disant tout haut : — Faites donc attention, ma chère.

Cette imprudente exclamation fit retourner le militaire.

— Comment, vous ici, à cette heure, comtesse ? s'écria le colonel Artamof, en tendant la main avec une rondeur toute soldatesque à la jeune fille ; vous allez peut-être à Moscou ?

— En reviens, au contraire, colonel, et je retourne à Pétersbourg.

— Dans ce cas, vous voyagez sans doute avec Son Excellence le général major Pankratief ? reprit le second officier.

— Non, seule avec mademoiselle Nadiège qui a bien voulu m'accompagner, mon tuteur se trouve en ce moment à Nijai, où il a été appelé par des affaires et d'où, sans doute, il ne reviendra pas de quelques jours.

— Mille pardons, comtesse, je viens de le quitter, il n'y a qu'un instant, causant avec le chef de la police, il sera très-heureux de pouvoir voyager avec vous.

On appelait pour monter en voiture ; Fœdora n'eut que le temps de répondre que c'était un bonheur aussi pour elle, et ajouta :

— Allons, Nadiège, le train va partir.

— Permettez-moi de vous offrir mon bras pour vous conduire à votre wagon, fit le colonel, dont le manteau en s'entr'ouvrant laissa apercevoir le sévère costume bleu de la gendarmerie impériale.

— Moi, je cours prévenir Son Excellence, s'écria le second officier, capitaine en premier dans le superbe régiment des chevaliers-gardes, et portant les aiguillettes d'or d'aide de camp de Sa Majesté.

Cette rencontre importune contrariait vivement Fœdora. Cependant elle sourit de son air le plus gracieux en disant :

— Nadiège, faites-moi le plaisir de mettre un peu d'ordre dans notre wagon pour que ces messieurs puissent y trouver une place.

— Ce ne sera que pour une station, reprit le colonel en relevant à poignée ses immenses moustaches ; je ne me permettrais pas, pour ma satisfaction particulière, de déranger....

— Nous vous en accordons deux très-volontiers, pendant lesquelles nous vous permettrons même de fumer vos papiros, je ne me couche jamais, vous savez, avant deux heures du matin.

— Si Votre Illustre naissance veut bien monter, le train va partir, murmura respectueusement un employé, qui se tenait raide comme un pieu au bas de l'escalier, sa casquette collée sur la couture du pantalon.

— « Padajoli daurak » (Attends, imbécile), répondit sèchement le colonel.

Le cosaque se fit encore plus raide en fixant à trois pas en avant, pas un centimètre de plus ou de moins, ses yeux bleus et ternes.

Presque au même moment, le bruit sec de la jambe de bois du général Pankratief se fit entendre sur l'asphalte du quai.

Les deux voyageuses étaient déjà montées, et rapidement faisaient disparaître sous les coussins les feuillets éparés sur la table.

— Sont-ils ennuyeux, disait la Russe, pendant que Nadiège achevait ses préparatifs ; il faudra nous en débarrasser au plus tôt.

— Nous ferons causer le gendarme, répondit la Sibérienne en riant, et je te promets une scène amusante.

— Quelle scène ?

— Tu verras, j'en fais mon affaire.

— Chut ! le voici.

En effet la jambe de bois résonnait sur les marches de l'escalier, puis sur la plateforme. Son Excellence ne se pressait pas ; il savait bien que, tant qu'il ne serait pas installé, le train ne s'ébranlerait pas.

C'est qu'en Russie un train de voyageurs n'est pas, comme partout ailleurs, une suite de voitures partant au coup de sifflet du chef de gare ; c'est bel et bien un régiment commandé par un colonel, ayant sous ses ordres des sergents et des soldats qui remplacent, sur les lignes ferrées, les employés civils des autres pays.

On comprend de quels respectueux égards un général adjudant-major est entouré, quand il daigne voyager.

Ce ne fut donc que lorsque les trois officiers supérieurs eurent pénétré dans le vestibule servant de vestiaire, que le cosaque, sortant enfin de son immobilité, s'élança sur la plateforme où se trouvait son strapontin et fit signe qu'on pouvait partir.

À ce même moment, deux coups furent frappés et Fœdora ayant répondu : entrez, la porte s'ouvrit, donnant passage aux trois visiteurs dont le premier, le général seul, avait gardé, se